

IMAGO

France, Belgique - 2025 - 108 min

Un film réalisé par Déni Oumar-Pitsaev

Déni est le nouveau propriétaire d'un petit lopin de terre dans une vallée isolée en Géorgie, à la frontière de la Tchétchénie dont il est exilé depuis l'enfance. Il débarque là-bas et projette d'y construire une maison qui tranche drôlement avec les coutumes locales. Un fantasme qui ravive ses souvenirs et ceux de son clan déraciné qui pourtant ne rêve que d'une chose, le marier !



Quelques mots sur le film

À l'origine, tout part de mon cousin, Daoud Margoshvili. Daoud vit au Pankissi, en Géorgie. Il appartient à une branche éloignée, que je connais mal, de ma famille. Je le rencontre pour la première fois en 2017, en Belgique. Avec enthousiasme, il m'encourage à aller passer l'été dans sa région, il me dit qu'elle va me plaire, qu'en plus, c'est le moment idéal puisque j'ai l'âge de me marier et d'avoir des enfants... Il en a lui-même déjà trois ou quatre. Je suis sceptique, mais il insiste, comme si passer l'été là-bas répondait à une sorte de mission. Sans m'en informer, Daoud et ma mère se sont mis en tête que si j'étais concrètement lié au Pankissi, j'aurais une véritable raison de m'y rendre. Ils font alors l'acquisition d'une terre à côté de là où vit Daoud. Et Daoud se met alors à élaborer un mythe autour de la relation entre cette terre et moi. Il me raconte que j'allais souvent au Pankissi quand j'étais petit mais que je ne m'en souviens plus. Il plante de faux souvenirs dans ma tête, une histoire inventée de toutes pièces autour de mon appartenance à ce territoire. Selon lui, il faut que j'y construise une maison. Comme « j'y ai passé une partie de mon enfance », ce n'est pas « en colon » que je viendrais y vivre. Tout cela est faux. Mais j'accepte le challenge. Me rendre au Pankissi pour y réaliser un film. Sur cette aventure, un tout petit film solitaire qui, peu à peu, a grandi pour finalement devenir Imago.

Propos extraits d'un entretien avec Déni Oumar-Pitsaev, retrouvez l'entretien en intégralité [ICI](#).

À propos du cinéaste et du film :

Déni Oumar Pitsaev est né en Tchétchénie en 1986 et a grandi entre Grozny, Saint-Pétersbourg et Almaty. Il a étudié à Sciences Po Paris avant de se tourner vers le cinéma. Il a ensuite obtenu un Bachelor en réalisation à l'INSAS à Bruxelles, puis un master en arts audiovisuels à la LUCA School of Arts. Déni est un alumni de la Locarno Filmmakers Academy et de l'IDFAcademy. Son premier long-métrage documentaire, *Imago*, a été présenté en première mondiale en compétition à la Semaine de la Critique du Festival de Cannes. Il développe actuellement le scénario de son premier long-métrage de fiction.

"Je tenais à ce que le spectateur sente la douceur du Pankissi, la chaleur de l'été, l'abondance de nourriture, la présence de l'humour... Je n'ai pas fait Imago à cause du mythe inventé par Daoud, je l'ai fait parce que je sentais qu'il donnerait lieu à un dialogue. J'ai vite compris que Daoud était heureux que je sois différent, que je fasse du cinéma... Je déteste les confrontations, pour moi elles ne servent à rien. C'est parce que j'ai senti qu'un dialogue était possible entre Daoud et moi, entre cette terre et moi, entre la Tchétchénie et le Pankissi par-delà les montagnes que j'ai voulu réaliser ce film. On s'écoute. On accepte nos différences." Déni Oumar-Pitsaev

Questions de cinéma et thématiques abordées par le film :

- L'histoire de la Tchétchénie et des réfugié.e.s des guerres
- Le documentaire autobiographique : un genre en soi
- Filmer seul et se filmer, mise en place d'un dispositif
- Le travail sur l'intime et l'universel, clé de voute du cinéma documentaire ?
- Le montage en documentaire



Le Pankissi "C'est une enclave à la fois linguistique et religieuse majoritairement peuplée de Tchétchènes, comme il en existe plusieurs autres en Géorgie. Les tchétchènes ont émigré là au 19ème siècle, fuyant les guerres russes. Ils se sont installés dans cet endroit isolé, à 30 kilomètres de la frontière avec la Tchétchénie, protégés par les monts du Caucase. A partir des années 90 — avec la première et la deuxième guerre en Tchétchénie — le nombre de Tchétchènes présents dans la vallée a considérablement augmenté. Les communautés se sont élargies avec l'arrivée de nouveaux réfugiés, qui traversaient à pied ces montagnes pour fuir le conflit. Le Pankissi est à une centaine de kilomètres de Tbilissi."

Déni Oumar-Pitsaev

Pour aller plus loin - Filmographie et ressources

- Chantal Akerman – *News from Home*, 1976
- Yasujirō Ozu – *Le Goût du saké*, 1962
- Andrei Tarkovski – *Nostalghia*, 1983
- Oliver Laxe – *Viendra le feu*, 2019
- Kamen Kalev – *Février*, 2020

- Pierre Huyghe (*video, installations*)
- Phia Ménard, *Trilogie des contes immoraux (performance)*
- Gaston Bachelard – *La Poétique de l'espace*, 1957
- Peter Sloterdijk – *Sphères I, II, III (1998-2004)*

ANALYSE DE SÉQUENCE

de 01:20:34 à 01:39:32

La séquence est l'avant-dernière du film *Imago*. Elle s'ouvre après un échange familial où Déni, le fils et réalisateur, présente les plans d'une maison atypique qu'il voudrait faire construire sur le terrain. Son père insiste sur l'importance de fonder une famille et d'assumer une posture patriarcale, tandis que Déni révèle son désir de s'écarter de ce modèle.

La séquence suivante s'isole du groupe : père et fils s'éloignent vers un sous-bois, en silence, comme pour chercher un espace intime. La nature devient le lieu métaphorique de leur confrontation : branches mortes, toiles d'araignée et jeunes pousses figurent les blessures du passé et les possibles renaissances. Un bref jeu complice avec une araignée détend l'atmosphère, mais le dialogue bascule vite vers l'essentiel. Déni interroge son père sur son absence lorsqu'il était enfant. Il explique l'« imago », stade ultime de la métamorphose des insectes, métaphore transparente : certains ne parviennent pas à grandir, condamnant aussi leurs enfants. Puis vient le reproche central : alors que Déni vivait les bombardements à Grozny avec sa mère, à quelques kilomètres seulement de Samashki où son père se trouvait, ce dernier n'a jamais tenté de les rejoindre. Le père se justifie en accusant la mère d'avoir fait obstacle à toute rencontre, surtout après le départ en Russie. Déni, calme mais ferme, dénonce ce prétexte et l'abandon subi. La caméra filme souvent père et fils séparés dans le cadre, comme pour souligner leur distance.

Le dialogue prend la forme d'un procès intime : le fils questionne, le père esquive, baisse la tête, triture des branches. Déni, lui, est filmé au milieu des feuillages, son visage partiellement masqué comme s'il se camouflait derrière de jeunes feuilles vertes. Le père, de son côté, se réfugie derrière ses lunettes de vue, filtre symbolique entre sa réalité et celle de son fils. Peu à peu, ses résistances s'effritent. Déni redéfinit le courage : non pas perpétuer un modèle viril, mais être soi-même. Le père, touché malgré tout, finit par dire à son fils : « sois libre ». En luttant pour abandonner sa posture de patriarche, il accepte les choix et la liberté de Déni.

La séquence se conclut par deux images symboliques : une jeune pousse d'arbre aux feuilles vertes, cadrée au centre, promesse de renouveau, et une toile d'araignée illuminée par le soleil, signe d'un lien fragile mais retissé.

La richesse symbolique des images – toiles d'araignée, branches mortes et jeunes pousses, feuillage traversé par la lumière – accompagne ce cheminement douloureux vers la vérité et le pardon. Le montage alterne proximité suffocante et respirations contemplatives, mimant le flux émotionnel de l'échange. Ainsi, *Imago* prend tout son sens : la métamorphose comme passage douloureux mais nécessaire, où l'intime et l'Histoire se rejoignent pour rendre possible un nouveau départ.

Alyzée Soudet-Polaris, cinéaste de l'ACID



IMAGO : le mot des cinéastes de l'ACID

Un homme roule, embarqué dans une voiture qui le mène vers sa communauté d'origine : des Tchétchènes qui ont fui la guerre et trouvé refuge au Pankissi en Géorgie, à deux pas du pays natal. Cet homme, c'est le réalisateur, Déni Oumar Pitsaev. Il est là pour faire ce film et aussi, peut-être, construire la maison de ses rêves sur un terrain que sa mère a acheté pour lui. Une place est-elle envisageable ici pour celui qui vit depuis son enfance en Belgique, et laquelle ?

Déni arpente sa communauté comme il arpente le terrain de sa future maison. Il se met en scène sans narcissisme aucun car il est là pour aller à la rencontre, éprouver les écarts mais aussi les réduire parce que la réalité est toujours plus complexe que ce qu'on s'en raconte.

« Quand te maries-tu ? » ne cesse-t-on de lui demander. Et cette question lancinante sans réponse de sa part, il parvient à l'esquiver sans jamais l'empêcher.

On comprend vite que le groupe d'exilés a dû faire bloc pour survivre au déracinement et continuer à exister comme avant, et qu'il est difficile que l'individu puisse s'épanouir dans ce cadre. C'est cet « inconditionnel » du groupe que Déni questionne. Il sait en déjouer les règles avec douceur, et se fait trait d'union entre la masculinité très valorisée dans cette société patriarcale, et certaines femmes qui lui avouent rêver d'une autre vie.

Déni est toujours à la juste place pour que quelque chose puisse surgir. Grâce aux plans de son improbable maison perchée, il questionne le rapport à la norme et dénoue les langues. Il n'y a pas de vérité unique semble dire sa caméra qui passe de l'un.e à l'autre. Petit à petit, avec une infinie délicatesse, les personnes se dévoilent. Déni aussi. Il parvient à faire savoir qui il est, sans jamais le dire vraiment. Le film en créant un espace commun où chacun peut déposer qui il est, permet ce petit miracle.

Imago parle de la « dette » par rapport à ceux qui sont restés, du questionnement sur la loyauté par rapport aux règles du clan, et de la force vive de l'émancipation et de la liberté face à l'inertie de la tradition. La vraie liberté ne s'obtiendrait pas par la lutte, mais par l'art de la parole, de l'esquive et de l'approche : laisser l'autre venir à soi plutôt que de vouloir le provoquer et le changer, et jusqu'au bout du voyage rester soi-même.

Anne Alix et Sylvie Ballyot, cinéastes de l'ACID



L'ACID est une association née en 1992 de la volonté de cinéastes de s'emparer des enjeux liés à la diffusion des films, à leurs inégalités d'exposition et d'accès aux programmeurs et spectateurs. Ils ont très tôt affirmé leur souhait d'aller échanger avec les publics et revendiqué l'inscription du cinéma indépendant dans l'action culturelle de proximité. Dans cette lignée, l'ACID a à cœur d'œuvrer et d'épauler l'organisation de séances scolaires autour des films qui peuvent s'y prêter. Dans cette optique, il est fondamental de penser ces séances main dans la main avec les professeurs et personnel éducatif, afin que le film puisse s'inscrire dans une dynamique plus globale. Proposer et encourager un public jeune à découvrir ces regards et gestes cinématographiques singuliers, est au centre de notre mission dans une optique d'éveil et de rencontres avec les spectateur·ices de demain.

acid

ASSOCIATION DU
CINEMA
INDEPENDANT
POUR SA DIFFUSION